

DE BOGHAR A TLEMCEN,

EN SUIVANT LA LIGNE DES POSTES.

(Septembre 1861)

Quand on quitte Boghar pour se rendre à Téniet el-Had, on entre presque immédiatement dans cette magnifique forêt de pins entremêlés de chênes, qui couvre la majeure partie du pays montagneux occupé par les Oulad Antar. Le détour sur l'Est, qu'on fait pour contourner la crête rocheuse au pied de laquelle s'assied Boghar, est aujourd'hui rendu accessible aux charrettes, par une route qui n'a qu'un tort, celui de ne se prolonger qu'à quinze ou seize kilomètres de sa tête de ligne.

A partir de ce point, la route se transforme en un sentier, qui, par une pente assez rapide, vous conduit au Gueblia, sorte de col, d'où la vue s'étend sur un triple horizon : au Nord, des montagnes boisées ; à l'Est, les fertiles vallées qu'arrose le Chélif ; au Sud, les plaines arides et sans fin de Tagguin. C'est un coup-d'œil qu'il faut saisir au passage, car il ne dure que quelques secondes. On rentre aussitôt sous bois ; mais, à cinq ou six kilomètres plus loin, les massifs de chênes s'éclaircissent, le pays se dénude, et quand on arrive à la *kherba* des Oulad Helal, on n'a plus devant soi et à ses pieds qu'une terre nue et sans ombrages.

Les ruines considérables qui gisent en ce lieu ont déjà été décrites par M. le lieutenant B....., et par M. Mac-Carthy, dans le n° 11 de la *Revue africaine* (tome II, page 412). Je n'en dirai que peu de mots.

Elles couvrent un plateau s'inclinant vers le midi, dominant d'autres plateaux, dont la série se perd dans les steppes lointaines, et dominé lui-même par un mur de roche à pic. Une fontaine jaillit du milieu presque des ruines. Tout autour et dans un rayon assez étendu, s'alignent d'antiques et solides fondations de murs, s'entassent des blocs de pierres de taille, des tronçons de colonne, un piédestal assez bien conservé, un reste de forte muraille en béton, partie debout, partie détachée de l'édifice dont elle devait autrefois former un des côtés. De toutes ces pierres amoncelées à fleur de sol, pas une ne porte d'inscription. Des fouilles pourront seules, sans doute, révéler, un jour, le nom et l'histoire de cette localité. En attendant ces recherches ultérieures, bornons-nous à répéter,

après M. Mac Carthy, que ce devait être là un de ces postes destinés, avec celui de *Tiniradi* (Berrouaguia) et Saneg (*Usinaza*), à protéger la ligne stratégique qui enfermait le cours du Chélif.

De là, la chaîne se continue à travers le pays des Derrak et des Oulad Siouf, en longeant les pentes méridionales du Djebel Achaouen, et conduit à l'oued *Rou-Zar'ou*, où se remarque une fontaine dont la bâtisse a un cachet tout-à-fait romain. Quelques médailles ont été trouvées en ce lieu par le caïd de l'endroit.

Il y a d'ici à Boghar environ six kilomètres.

A 8 kilomètres plus loin, dans la direction du nord-est, se trouve Taza, forteresse bâtie par l'émir Abd el-Kader, et détruite de fond en comble par les troupes françaises, sous les ordres du général Baraguay d'Hilliers.

L'aspect des lieux est des plus désolés. Une ceinture de collines, aux pentes abruptes du côté du nord, aux croupes arrondies dans toutes les autres directions, enserme la fertile vallée qui dominait la forteresse. Celle-ci est construite sur une étroite plate-forme, adossée à mi-côte du flanc méridional du Djebel-Achaouen. Inattaquable sur ses derrières, elle rayonne dans tous les autres sens. On dirait une vedette toujours prête à hisser à temps le signal d'alarme, de quelque côté que se présente l'ennemi. La position, comme poste militaire, ne pouvait être mieux choisie. Et pourtant, son existence n'a été que d'un jour. Des pans de murailles et des pierres qui, sur le chantier, semblent encore attendre la main qui devait les façonner et les mettre en place, voilà tout ce qui reste de cette création de l'Émir, œuvre détruite avant même d'être achevée.

La forteresse a la forme d'un losange de 60 mètres de long sur 25 mètres de large. Parallèlement au mur extérieur, à une distance de 4 mètres, se développe un mur intérieur formant, avec le premier, une espèce de couloir, le long duquel règnent d'étroites chambres ou casemates. A l'intérieur, sont deux cours séparées, dans le sens de leur largeur, par un corps de bâtiment qui servait de résidence à Abd el-Kader et à ses principaux chefs. On voit encore les restes d'une chaire ou tribune en pierre, sur laquelle s'asseyait l'Émir aux jours où il rendait la justice. Les parois des murs de l'habitation particulière sont revêtues d'une couche de plâtre, ce qui prouve qu'il régnait là un certain luxe.

Au bas de la plate-forme et à l'ouest, est un moulin mû par les eaux qui s'échappent d'une déchirure pratiquée à une cinquantaine de mètres en amont, dans la montagne. Ce moulin fut aussi l'œuvre

du fils de Mahi ed-Din ; mais le sort des armes ne lui permit pas de l'utiliser. Il fut, plus tard, achevé par un colon français, dont le fils l'occupe encore aujourd'hui.

Un peu au-dessus, est une autre maison, servant actuellement de grange, et qui a, chose à noter, une origine toute britannique. C'est un trait de plus à ajouter à l'originalité qui, de tout temps, a caractérisé nos voisins d'Outre-Manche. Il est, en effet, difficile de concevoir un site plus désolé, une nature plus morne que celle qui vous entoure. L'idée de venir établir là sa résidence ne pouvait germer que dans la tête d'un Anglais. Et pourtant, l'Anglais, lui-même, déserta les lieux le jour où sa bâtisse fut finie. Depuis, il n'a plus reparu. Une nature propre à donner le spleen avait guéri le spleen. C'est encore de l'homœopathie. Mais poursuivons notre marche.

Sur un plateau inférieur, inclinant à pentes douces vers le fond de la vallée, se voient les ruines de l'ancienne ville de Taza, bâtie, en l'année 700 de l'hégire, par l'émir Djafer ben Abd-Allah, comme le constate une inscription recueillie en ce lieu. La pierre, sur laquelle on lit le nom du fondateur et la date que nous venons de citer, a été transportée à Téniet el-Had. Ces ruines, comme généralement tout ce qui est d'origine arabe, à l'exception toutefois des monuments de Tlemcen, n'ont aucune importance. Un second moulin, mais moins avancé que le premier, montre encore ici avec quel tact judicieux Abd-el-Kader savait choisir parmi nos inventions celles qui devaient le mieux et le plus facilement être acceptées de son peuple (1).

Je ne dirai rien de Téniet el-Had, qui gît, sur trois plans différents, le bureau arabe, la redoute et la ville, au fond d'un entonnoir, et semble se reposer du soin de sa renommée sur ces superbes cèdres dont le front, comme une couronne royale, se dresse altier jusque sur ses plus hautes cimes. Mais, il m'a paru que la hache du bûcheron y faisait de terribles ravages. C'est pitié de voir tant de ces géants des forêts abattus et couchés sur le sol qu'ils recouvraient naguère de leur ombre. Il y a encore le *Rond-Point*. Puisse-t-il, lui du moins, échapper à cette fièvre de destruction qui ne rappelle que trop souvent, dans ce pays, le vandalisme d'une autre époque.

(1) Voir, sur Taza, le compte rendu de l'expédition faite par notre armée au printemps de 1841, dans le *Moniteur algérien*. — N. de la R.

DE TENIET EL-HAD A TIHARET.

Les premières ruines que l'on rencontre sur cette route sont celles d'*Aïn-Teukria*, à 28 kilomètres sud-ouest de la première de ces villes. Elles s'étendent sur un espace considérable, le long et au bas d'une colline faisant face au levant. Beaucoup de moellons, quelques grosses et grandes pierres à peine ébauchées, deux ou trois fûts de colonne, de nombreuses substructions de murs, surtout dans la partie supérieure, et dont l'épaisseur dénote une certaine importance, voilà tout ce qu'on rencontre. Point de vestiges de poterie, pas d'inscriptions.

Un bordj, occupé par le bache-agma, s'élève naturellement sur l'emplacement même d'anciennes ruines, dont les pierres ont servi à la nouvelle construction. A une centaine de mètres à gauche, on remarque un bâtiment où tous les jours les enfants de la tribu viennent recevoir, de la bouche de deux sergents français, les premiers éléments de l'instruction primaire. A droite, est la fontaine. L'état de nature vierge dans lequel se trouve le rocher qui la domine et lui sert de dôme, porte à croire que, même au temps où *Aïn-Teukria* était une ville, il n'existait là aucun travail d'embellissement, bien que les abords n'en soient pas très accessibles pour une population un peu nombreuse. Un bassin devait sans doute recevoir les eaux à leur sortie de terre; c'est ce que sembleraient indiquer les monceaux de pierres qui en obstruent l'approche. Au reste, que pourrait ajouter à leur bonté, à leur limpidité, à leur abondance, le travail de l'homme? L'œil aime à les voir ainsi sourdre en bouillonnant du rocher qui les emprisonne, et c'est encore avec plaisir qu'on suit leur mince filet d'argent serpentant entre deux rives verdoyantes, le long de la vallée qu'elles fertilisent et vivifient.

D'*Aïn-Teukria*, la route se continue à travers un pays plat et complètement déboisé, mais très fertile en grains. Notons, en passant, la fontaine d'*Aïn-Asfah* qui se trouve à l'entrée de la plaine de l'*Oued-Bordj*; à droite, sur le sommet d'un plateau, la maison de commandement des Oulad Bessem-Cheraga, et à gauche la Koubba du marabout Sidi Mohammed ben Tamra.

Après une marche de 15 kilomètres environ, on arrive à *Aïn-Tesemsil*.

Deux fontaines, une au levant et l'autre au couchant, sortent du pied du mamelon sur lequel se trouvent d'importantes ruines.

Tout ici porte un cachet vraiment romain. Ce sont d'abord les bases d'un édifice qui mesure 40 mètres de long sur 30^m de larg^r. Ses murs ont en épaisseur 1^m 50 et sont construits en belles pierres de taille, dont quelques-unes offrent des dimensions peu communes. Mais en étudiant cette construction, même telle qu'elle existe aujourd'hui, il est facile de s'apercevoir que le travail primitif a dû subir un remaniement, qu'il a dû être démoli une première fois, réédifié ensuite (1). En effet, au milieu d'assises sans lien de jonction entre elles, sans unité de pose et de lignes, on voit encastées des pierres qui, par leur taille, leur ornementation, devaient primitivement couronner une corniche ou décorer une façade. Que pouvait être cet édifice, quelles destinées successives a-t-il subies ? C'est ce que rien n'indique. Ni là, ni ailleurs, on ne voit trace d'inscription, rien qui puisse vous mettre sur la voie.

Tout autour, sur deux hectares environ, le sol est jonché de pierres, de tronçons de colonnes unies, torses ou cannelées, de chapiteaux dont quelques-uns portent des feuilles d'acanthé, de débris de frontispices ; et, de distance en distance, se dressent, comme des poteaux, de hautes pierres semblables à des bornes milliaires (2).

Au milieu de cette confusion, il est difficile de saisir l'ensemble du plan primitif. Était-ce un poste militaire ? C'est probable. Sa position à cheval au point de rencontre de deux plaines, semble indiquer cette destination. Un heureux hasard, ou mieux, des fouilles, permettraient sans doute de fixer un jour le nom de la localité et sa destinée première.

A 10 kilomètres plus loin, à côté du bordj du caïd des Beni Lent, dit *Dar-el-Hadjadj*, se remarquent quelques vestiges d'un poste sans importance. De là, on domine une grande étendue de terrain, dont les limites extrêmes sont : au Nord, le Djebel Ouenseris et au Sud, le plateau du Sersou. Pareil à un cône immense, dressant de toute sa hauteur sa masse rocheuse vers le ciel, le premier commande à une longue crête projetant sa ligne vers l'Est et qui, vue à cette distance, semble fendre l'air comme une lame de rasoir. C'est instinctivement que l'œil du voyageur se reporte pendant

(1) La restauration byzantine, au vi^e siècle, a produit beaucoup de ces constructions, quelquefois très-grossières. — N. de la R.

(2) Ce sont les restes des chaînes de pierres de taille employées fort souvent par les anciens dans les murs en blocage. — N. de la R.

une journée entière vers ce point ; et le même effet se reproduit quand, par la route du Nord, on se rend d'Orléansville à Miliana.

Comme contraste à ces grands reliefs de la nature, au Sud s'étendent les plateaux désolés du Sersou, terrain sec et rocailleux, où n'apparaît nulle trace de végétation. C'est le pays des tourbillons et des trombes. On les voit, à tout instant du jour et par les temps les plus calmes, se former à ras de sol, jouer et courir, comme des feux-follets dans un cimetière ; puis ils s'allongent, se redressent à perte de vue, se dissipent pour se reformer encore, et aller en fumée se fondre dans l'atmosphère bleue à laquelle, de ce côté, le Djebel Goudjila forme barrière. Au-delà c'est le pays des Oulad Naïl.

Dans un précédent voyage, en traversant le plateau de Sidi Aïssa, dont le Sersou n'est que la continuation occidentale, j'ai eu occasion de remarquer les mêmes effets. Au milieu de ces solitudes, l'imagination arabe se plaît à donner à ces phénomènes bien éphémères un corps et une vie. C'est au moins une distraction pour le voyageur auquel rien dans la nature n'est indifférent. Mais revenons à la réalité.

En face du bordj des Beni Lent, dans la direction du Sud et par delà l'Oued *Bou Msellem* (1) ou *Mechti*, formant vallée au Nord du Sersou, sont les ruines dites *Kherbet er Roumad* (les ruines des cendres). Les indigènes m'assurent qu'on y voit encore des restes d'édifices, des portes, des murs bien conservés. La nuit qui approche ne me permet pas d'aller vérifier par moi-même leurs dires. Je me borne donc à les signaler.

Bien que ce récit soit sérieux et destiné à paraître dans une Revue toute scientifique, je vais me permettre, comme intermède, une petite digression. Il est difficile, dans un pays où tout est sujet d'étude, d'interroger toujours le passé et de faire abstraction complète du présent. L'un ici n'est guère mieux connu que l'autre. Quand donc il arrive à l'observateur de saisir un de ces secrets qui mettent comme à nu le caractère d'un peuple, tel que le peuple arabe, le dévoiler, c'est encore servir la science historique. A ce titre, le trait suivant m'a semblé digne de prendre place dans le cadre même restreint que je me suis tracé.

Ce jour là était le 17 septembre. Un Arabe, un chef de tentes,

(1) Il s'agit sans doute ici du *Sousellem* des cartes ; mais cette rivière est distincte du *Mechti*, qui coule parallèlement, plus au Nord.—N. de la R.

que le hasard avait momentanément fait mon compagnon de route, me rappela qu'à pareil jour, il y avait juste un an, l'Empereur des Français avait débarqué à Alger, et nous engageâmes la conversation sur ce terrain. Au souvenir des fêtes réellement belles par lesquelles Alger célébra la visite du Chef de l'État, mon langage prit naturellement un accent d'enthousiasme que je m'efforçais de rendre plus vif encore, pour le mettre, pensais-je en harmonie avec les sentiments de mon interlocuteur. Il avait lui-même fait partie d'un de ces goums qui vinrent en foule à cette époque présenter leurs hommages au Souverain et comme eux aussi il avait, sur les bords de l'Harrache fait parler la poudre et suer à son coursier le sang et l'écume. Son enthousiasme devait être au moins pareil au mien. Et pourtant dans son langage perçaient certaines réticences, une sorte de froideur, dont je voulus avoir l'explication.

Quand elle me fut donnée, je m'aperçus, une fois de plus, que les Arabes avaient fondé les espérances les plus exagérées sur la visite de l'Empereur ; mais ils ne rapportèrent chez eux qu'une médaille, au lieu des trésors qu'ils avaient rêvés. Tous s'attendaient à ce qu'il leur serait fait une large distribution de yatagans, de fusils, de pistolets, aux manches plus ou moins chargés de pierreries, aux crosses incrustées de corail et de nacre, aux lames souples et affilées. Comme il n'en fut pas et qu'il n'en pouvait pas être ainsi, parce que ces largesses orientales ne sont ni dans nos mœurs, ni de notre époque, ces braves indigènes n'y ont vu qu'une immense déception. Essayer de leur prouver qu'il n'en pouvait être suivant leurs désirs, qu'il aurait fallu, pour satisfaire tant d'avidités, des trésors inépuisables, serait peine perdue.

Je reviens au sujet principal de mon voyage.

Le lendemain, après une marche de sept heures (environ 35 kilomètres), à travers de hauts plateaux, qui ressemblent parfois à de vraies steppes, bien que de loin en loin on voie sourdre de terre quelques sources, j'arrivai au pied de la crête sur le penchant de laquelle s'élève Tiharet. Une série de Koubba, dont les murs se détachent en blanc sur les cimes escarpées des montagnes formant au Nord la ceinture du Tel, reposent seules l'œil du voyageur. Dans la plaine, celle du *Moula Sidi Abd-el-Kader*, qui couronne le piton isolé dit *Beït el-Ghoula* (la demeure de la goule), est surtout remarquable.

Tiharet, dont je n'ai pas à m'occuper ici comme ville moderne, dresse ses murs sur une des croupes méridionales du Djebel Guezoula, à l'angle de deux ravins, et a été en partie bâtie sur l'empla-

cement d'une ancienne ville romaine. Aujourd'hui, avec les constructions qui les recouvrent il serait difficile de se faire une idée de ce que furent ces ruines, si la position des lieux, telle qu'elle apparut à notre armée, lorsqu'en 1843 eut lieu la prise de possession, ne nous avait été conservée dans un plan dressé à cette époque et qui a paru dans le *Spectateur militaire*, (tome XXXV, septembre 1843). (1) Ce fut là une précaution bien sage et qui malheureusement n'a pas toujours été prise dans les diverses transformations opérées dans ce pays, par suite des nécessités de la conquête ou des besoins de la colonisation.

De cet ensemble de ruines que l'on voyait en 1843, et dont le plan nous a conservé l'image, il ne reste plus maintenant qu'une partie du *Castellum*. A en juger par les dimensions des murs, ce devait être un édifice considérable; car ils ne mesurent pas moins de 2 mètres 50 d'épaisseur. Ils sont en moellons coulés dans du béton. Ces murs étaient flanqués de deux tours qui, sous le marteau de la civilisation, ne tarderont pas à se niveler avec le sol. L'une a été convertie en four à briques et se crevasse de toute part; l'autre croule sous les efforts réitérés de la pioche qui, chaque jour, y fait une nouvelle trouée. Ainsi disparaissent, un à un, les monuments que l'antiquité nous avait légués. Ceux qui avaient bravé les efforts dissolvants du temps, n'ont pu trouver grâce devant la civilisation moderne. Encore quelques années, et il ne restera plus rien que ce que les hommes dévoués à la science auront pu recueillir et sauver du naufrage. C'est, dit-on, le progrès moderne qui le veut ainsi: subissons la loi du progrès.

Au-delà du filet d'eau qui, sous le nom d'Oued Tiharet, arrose les jardins de la pépinière, est un banc de rocher calcaire, où se voyaient autrefois de nombreuses tombes creusées dans le cœur même de la pierre. Les quatre qui existaient encore à mon passage, — je dis *existaient*, car la poudre du mineur les avait déjà entamées et le levier, depuis, a dû faire le reste, — sont dirigées du levant au couchant, sur quatre lignes parallèles, et rapprochées les unes des autres d'un demi-mètre, environ. Je me souviens qu'il

(1) Je dois à l'obligeance de M. Ballesteros, interprète militaire à Tiharet, une copie de ce plan, dont je m'empresse de faire hommage à la Société. Peut-être serait-il utile de le reproduire dans la *Revue africaine*. C'est un travail qui semble bien fait et qui doit être aujourd'hui presque ignoré. Dans notre bulletin, il occuperait sa place naturelle.

en existe de pareilles sur le Sidi-Mecid, près de Constantine. On ne voit point de traces de couvercle.

Les inscriptions recueillies sur les lieux, ont été encastrées dans le mur de face d'un bâtiment occupé par le cercle militaire. Elles sont au nombre de cinq et ont toutes été publiées. Il y a, en outre, quatre pierres représentant : la 1^{re}, un oiseau, qui peut être une oie ou un canard ; la 2^{re}, un buste encadré et fortement gravé en relief, la 3^{re}, deux renommées tenant d'une main une couronne oblongue ; la 4^{re} est trop dégradée pour qu'on puisse hasarder quelques conjectures. Aucune de ces figures n'est accompagnée d'inscriptions.

Avant de quitter Tiharet, je signalerai, sous la voûte de la porte donnant accès du côté du Nord, une inscription commémorative ; mais celle-ci, toute moderne, est destinée à perpétuer dans les âges futurs le nom des hommes qui ont présidé à la fondation de la nouvelle ville et la date de cette fondation. Voilà qui est d'un très bon exemple et qui aurait dû être imité partout. Pourquoi faut-il encore, ici, qu'à l'éloge vienne se mêler la critique ? Eh ! bien, il est à présumer que dans vingt ans d'ici, de toute cette longue inscription il ne restera plus trace. Soit que la pierre fût d'un grain trop tendre ou que les lettres aient été mal fouillées, la lecture, après dix-huit ans seulement, en est devenue fort difficile. C'est presque une énigme. En vérité, quelque engoué qu'on soit du présent, il n'est pas possible de ne pas reconnaître que les Romains avaient mieux que nous le sentiment de leurs œuvres. Ils y attachaient leur nom : nous n'y voyons que l'intérêt du moment. La postérité, avec nous, aurait bien à faire, si l'imprimerie venait un jour à se perdre. Mais elle ne périra pas, et c'est là, sans doute, notre excuse.

DE TIHARET A SAIDA PAR FRENDA.

En laissant Tekedemt au Nord-Ouest, et prenant directement la route du Sud, on arrive, après une marche de 12 kilomètres, sur les bords de la Mina, dont la source n'est éloignée de ce point que de quelques lieues. Les eaux d'abord calmes coulent entre deux rives nues, assez plates, uniformes, dont rien ne semble devoir interrompre le cours. Mais, malheur à l'imprudent qui, sur la foi des apparences, livrerait sa destinée au courant perfide.

Tout-à-coup votre cheval s'arrête, il a flairé le danger. Le cavalier met pied à terre, il fait encore quelques pas, et, à son tour, il s'arrête. Au dessous de lui est l'abîme.

A ce lit de roche, sur lequel la Mina laissait, tranquilles, glisser ses eaux, soudain le terrain a manqué, et l'onde, comme une lave écumeuse, se précipite d'une hauteur de quarante à cinquante mètres, pour aller au fond du gouffre se briser en globules de cristal ou en paillettes d'or. Le rocher est à pic et le long de ses parois, tapissées de lierres et de mousses, sont appendus des massifs d'arbustes qui forment des deux côtés un cadre de verdure. A cette heure (3 heures de l'après-midi), la nappe jaillissante reçoit en plein les rayons du soleil et fait miroiter aux yeux toutes les couleurs des pierres. Au fond, l'écume bondissante tournoie un instant dans les conques qu'elle-même s'est creusées sur place. Puis, se frayant un passage à travers les quartiers de roches amoncelés sur sa route, elle reprend peu à peu son cours naturel ; mais cette fois entre deux rives profondément encaissées, bordées de touffes de lauriers roses, et dominées par des escarpements abruptes, enserrant un bassin qui a dû se produire à la suite d'un affaissement général et subit du sol.

Telle est, autant qu'il est permis à ma plume de la reproduire, la cascade de la Mina, connue des indigènes de la localité sous le nom de *Hourara*. Au fond de cet antre aquatique, qu'il fait bon s'abriter du poids de la chaleur et oublier un instant, comme on voudrait oublier toujours, les clameurs discordantes du monde et les importuns soucis de la vie ! Mais j'entends la voix de mon guide. Il faut reprendre sa course et courir en d'autres lieux. Adieu, site magique ! Le bruissement de tes ondes me suivra longtemps en croupe. Ton souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

(A suivre)

VAYSSETTES.
